

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 27

Artikel: La mode chez les hommes
Autor: Julius
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225325>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

LA MODE CHEZ LES HOMMES

L s'agit d'une question de poil. « Celui qui a du poil, a de la volonté », dit le bon Vaudois.

Dans le tout vieux temps, la face était rasée au complet ou bien on portait la barbe entière ; seuls les soldats rentrant du service militaire étranger étaient moustachus et combien ; pour eux, c'était une marque de virilité dont ils se montraient fiers, avec raison d'ailleurs.

Le citoyen Louis du Carroz en avait aussi la profonde conviction et ces poilus, à son avis, devaient être de très bons tireurs, ceci a été exprimé en voyant passer David de Franex, homme à belle barbe touffue. A cette époque, la mode avait changé : chaque jeune se gardait bien de se raser sous le nez dès que la nature y faisait apparaître le plus léger duvet ; les uns ne pouvaient arborer que quelques poils fous, tandis que d'autres, en passant l'école militaire, faisaient déjà admirer des moustaches conquérantes.

Il y a cinquante ans environ, une anecdote paraissait dans le *Courrier Suisse*, journal lausannois : « Un baiser sans moustaches est une soupe sans sel » ; cette boutade ne manqua pas de faire rêver nombre de jeunesse, entr'autres une qui, hélas, mourut vieille fille !

Dans ces temps-là, quelques officiers d'artillerie et de cavalerie, gants jaunes la plupart, étaient imberbes.

Maintenant, de nouveau — rien de neuf sous le soleil ! — la mode est aux « sans poil ». On a commencé par restreindre aux commissures des lèvres, puis on a laissé une petite touffe sous les narines et ensuite tout a été enlevé ; ces demoiselles trouvent cela bien ! Voyons, Alice, Rose et surtout Jeanne, vous admirez ces faces glabres à la lèvre supérieure retroussée par le feu du soir, ces traits accentués aux angles proéminents. Ah ! non, vos mères et grand-mères avaient meilleur goût.

Pour lutter contre cette mode affreuse, faudra-t-il la fondation d'un nouveau front national, romand cette fois, avec programme du rétablissement du port de la moustache ; alors, mesdames, le désert fleurira comme la rose, la tête de l'homme repraira dans toute sa virilité.

En terminant, pour ramener un sourire sur vos gentils visages, voici un mot authentique — ma fille n'avait que cinq printemps ; elle admirait tellement les moustaches et regrettaient que les dames ne soient pas dotées de cet ornement :

— Papa, chez les chats, est-ce qu'il y a des messieurs et des dames ?

— Certainement, Charlotte.

— Mais alors, pourquoi tous les chats ont-ils des moustaches ?

Julius.



LE DOU RATS

On rat dè vela, on iádoz,
Avâi menâ, po sepâ,
On rat dè noutron veládoz
Que l'avâi zu reincontrâ.

*A la vela ti lè doù
L'arrevant : n'a jam dâo diabllo !
Lard, rûti, sâocess ai tschou
Lè z'atteindant sù la trâblbia.*

*Adan, sè sant goberdzi
Et l'ant fé grand'temps la fita ;
Mimameint que lo boùtsi
Lâo z'è montâ à la tita !*

*L'irè trop biau po dourâ :
Tandù que sè pourlètivant,
Doù matou que s'approtsivant,
D'on coup sè mett' à miaulâ...*

*Ah ! vo z'arâ falliù vèrè
Dècampâ clliâo compagnons,
Ein raseint, dein la tserrâre,
Lo fin bord dâo mèdelion !*

*« Ein è prâo dè clliâo fregâtse !
Que fâ lo rat dè tsi nô :
L'âmo mî letsi ma drâtse
Dein la cave âo gros Jeannot.*

*« Se ceim ne m'è pas possibliô
De lâi tràovâ dâo boutsi,
Pu bâire et meçâi tranquillo
Dèvant dè m'allâ cutsi. »*

Sami.

MARC-HENRI EN PROVENCE

Les Baux.

Au delà de Maillane s'étend une région de grandes cultures maraichères. Dans une terre limoneuse, les choux-fleurs sont alignés comme des soldats à l'exercice. Vigoureux et robustes, ils recherchent le soleil, tandis que leur pied plonge dans un sol fertile où les canaux d'irrigation amènent l'eau en abondance.

— Heureux pays ! s'écrie Marc-Henri. Décidément ces Provençaux savent se donner du bon temps. Sans se fatiguer le moins du monde, ils cultivent de beaux légumes qui leur rapportent des tas de billets de banque. Ils sont assez malins pour ne pas se « dépondre » les bras, toute la sainte journée, en portant des arrosoirs. J'ai toujours dit que les Helvétès savaient ce qu'ils faisaient le jour où ils ont décidé de quitter leurs glaciers pour venir s'établir dans ce pays de Cocagne.

— Tu pourrais ajouter, fait Jules au Sapeur, que ça ne leur a guère réussi !

Cependant l'automobile quitte la région des « beaux plantages » pour traverser des prairies brûlées de soleil et coupées de jolis boqueteaux. Puis, tout à coup, nous apercevons, à un détour du chemin, des champs de pêunias et de pois de senteur en pleine floraison.

François du Crêtet écarquille les yeux. Lui, qui est si fier de ses plates-bandes où croissent des gueules de loup, des œillettes et des giroflées, ne comprend pas qu'on puisse perdre autant de terrain pour des fleurs qui, dans quelques jours, seront fanées, tout comme l'espargette dans la campagne vaudoise. Il fait part de son étonnement au chauffeur, lequel lui répond :

— Là, monsieur, on récolte la graine !

— Et qu'en font-ils ?

— Eh bien ! quoi, ils la vendent.

— Quand je te disais, répond Marc-Henri,

que les gens de par là sont des malins qui savent faire argent de tout, sans se donner trop de peine. Pense-te voir si, au lieu de nous éreinter à faucher nos foins et nos regains, à lier nos gerbes de blé avant l'orage et à traire nos vaches matin et soir, nous nous mettions à cultiver des fleurs qui n'ont rien d'autre à faire qu'à s'épanouir sous le ciel du bon Dieu, comme la vie serait facile !

— Oui, oui, conclut Jules au Sapeur, philosophe, chaque pays a ses coutumes et son climat. Pas vrai, François ?

Ce dernier, qui somnole déjà au fond de la voiture, répond d'une voix lointaine :

— Oh ! ça, c'est une affaire en règle.

Maintenant, nous arrivons au pied des Alpilles. Une jolie route en lacets s'insinue dans un vallon bordé de roches boisées. De temps à autre, il y a une petite prairie plantée d'oliviers et d'amandiers. Puis, de nouveau, l'espace se resserre et le paysage devient plus sauvage. A mesure que l'on monte, la végétation diminue et le désert de pierres apparaît.

Jules au Sapeur jette un coup d'œil morne autour de lui ; partout c'est le silence ; aussi loin que le regard s'étend, il n'y a rien, rien de rien, pas la plus petite auberge à l'horizon. Seul, le bruit du moteur anime ces solitudes. François du Crêtet est parti pour le pays des rêves et Marc-Henri, pour se donner une contenance, allume un gros cigare.

Bientôt, nous voyons apparaître un énorme rocher, nu, abrupt, aux formes fantastiques.

Il grandit à vue d'œil, il semble vouloir nous écraser et fermer toutes les issues. Cependant, grâce au dernier lacet, nous parvenons à le contourner et le paysage change brusquement d'aspect. Le col franchi, nous roulons dans un dédale de pierres entassées les unes sur les autres.

